

“Va, vis et deviens”

Le cinéma, miroir de la condition humaine ? Sans doute. Mais miroir pensant, qui, ne se contentant pas de refléter, analyse, décrypte, interprète, conteste, accuse ou défend. A sa façon aussi, La Lettre d’aujourd’hui se veut — très modestement — un regard sur la condition humaine telle que le cinéma en rend compte : déjà par le retour que ce numéro fait sur le dernier festival de Cannes, lieu de rendez-vous, s’il en est, des images du monde dans leur extraordinaire diversité ; ensuite par son Théma, consacré à l’exil, cette expérience commune à tous à des degrés divers, et qui plonge l’homme dans le manque, “condition même de l’être humain qu’aucune quête ne saurait combler”, souligne Waltraud Verlaguet.

Il est deux sortes d’exils : ceux qui sont choisis et ceux qui sont imposés. Les premiers ne sont pas forcément les plus faciles à traverser. Nos pensées accompagneront dans le sien notre vice-présidente, Corine Rochesson, qui, répondant à un appel du DEFAP, part en mission en Egypte pour un an en tant que conseillère pédagogique pour des professeurs de français égyptiens...

Corine, à quand un groupe Pro-Fil dans la Vallée des Rois ou un séminaire avec Youssef Chahine ?

Jean Lods

Au sommaire, au sommaire, au sommaire, au

Tous azimuts 2	Point Theo 9
<i>Cannes, 59e festival, 33e jury œcuménique (Denyse Muller)</i>	<i>d’Abraham à l’exil de soi (Waltraud Verlaguet)</i>
Nous avons vu 3	Champ-contrechamp 11
<i>Cannes, ou la musique ne s’arrête jamais (Martine roux-Levain)</i>	<i>Courrier à propos de «champ-contrechamp»(J.Philippot)-</i>
Nous avons vu 4	Pro-Fil infos 12
<i>Selon Charlie (W.Verlaguet)</i>	<i>Les reprises de septembre</i>
Sur la méthode 5	<i>Corinefertiti en Egypte</i> 13
<i>Dans l’univers de Bunuel(F.Lods)</i>	Arrêt sur image 14
Gros Plan 6	<i>Va, vis et deviens (Jean Domon)</i>
<i>Samira Makhmalbaf (D. Muller)</i>	Du Nord au Sud 15
Théma 7	Un film «à la fiche» 16
<i>Exil (Jean Lods)</i>	<i>Bled number one (Maguy Chailley)</i>

44

Automne 2006



Indigènes.P3



Samira Makhmalbaf.P 6



Kedma.P7



Va, vis et deviens.P14

Tous azimuts

CANNES 2006 ... 59^e FESTIVAL
33^e JURY ŒCUMENIQUE



Cannes, le plus grand

Lorsqu'on participe aux autres festivals internationaux du cinéma, on se rend compte que Cannes reste, à ce jour, le modèle de référence parfois envié. C'est le plus grand événement médiatique annuel au monde: à cause des paillettes? Non, et d'ailleurs la foule des spécialistes ne s'y trompe pas: 4.000 journalistes du monde entier, 30.000 accrédités professionnels, des centaines de films et parmi les jurys, 1 Jury œcuménique...c'est un honneur, c'est une chance donnée à des chrétiens, dans la jungle du cinéma, de dire une parole, une image qui nous fait découvrir les droits de l'homme, et des cultures autres; une parole, une image qui nous fait réfléchir, nous bouscule, nous interpelle; une parole, une image qui ouvre un chemin d'espérance...

Percée de la génération montante

Cette année parmi les 20 films de la compétition officielle, il y a eu peu de réalisateurs connus: **Ken Loach**, **Pedro Almodovar**, **Aki Kaurismäki** (tous trois ont déjà

d'ailleurs reçu prix ou mention spéciale du Jury œcuménique à Cannes) et **Nanni Moretti**. Les autres réalisateurs sont de ceux que nous appelons «la génération montante».

Cette année encore, les films sont le miroir de notre planète avec ses ombres et ses lumières.

Parmi les ombres

Plusieurs films de mémoire sur la guerre ou sur l'Histoire, en particulier *Le vent se lève* de Ken Loach, Palme d'Or 2006, qui raconte la lutte fratricide de l'Irlande en 1920 qui aspire à l'indépendance; ou bien *Indigènes* de Rachid Bouchareb qui rappelle qu'en 1943, 143 000 Indigènes (il faudra du temps pour dire «musulmans» ou bien «hommes») se sont engagés, d'Afrique du Nord, pour sauver la France...cette patrie qui les a jusqu'à aujourd'hui tellement ignorés ou oubliés; et encore de Israël Gaetano *Chronique d'une fugue* (Buenos Aires 1977) ou celle de 4 militants séquestrés, torturés sous la dictature...et aussi *Le Labyrinthe du faune* de Guillermo del Toro, en Espagne 1944, à la fin de la guerre civile...et *Le Caïman* de Nanni Moretti, *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola...

Parmi les lumières

Je retiendrai *Babel* de Inarritu, prix du Jury œcuménique 2006. Du désert marocain, aux Etats-

Unis, au Mexique, au Japon, des hommes vont faire l'expérience cruelle de l'isolement, de la peur, de la douleur, mais ils découvriront aussi le lien invisible qui unit les hommes de cette planète. C'est une invitation à aller à la rencontre de l'autre.

Et aussi *Volver* de Pedro Almodovar, toujours provocateur dans une histoire aux lourds secrets du passé mais empreint d'une profonde humanité.

D'autres petites lumières

Je soulignerai encore une petite lumière dans *Les lumières du faubourg* de Kaurismäki, et une grande surprise avec Gérard Depardieu, convaincant chanteur et acteur, dans *Quand j'étais chanteur* de Xavier Giannoli. Film empreint de douceur et de tendresse, de sensibilité aussi avec la lumineuse Cécile de France.

Une mention spéciale du Jury œcuménique a été remise au film *Zodyscki* film dur, où pointe la dignité humaine et la vraie lutte pour la vie...et l'amour.

Dans l'ensemble de bons films, relativement difficiles. La génération montante a un bel avenir.

Pasteur Denyse Muller
Vice-Présidente d'Interfilm

Nous avons vu

Cannes 2006 ou, «*la musique ne s'arrête jamais*»

par Martine Roux-Levain



Cannes, c'était sombre, noir, dur, loin d'un angélisme artificiel que l'on pourrait imaginer de loin... Scènes de violences diverses, souvenir de viol, guerre fratricide, haine et cris à tous les étages... Le sang, la torture, la peur affleurent à chaque instant suggérés ou recréés depuis *Le Violon*, jusqu'à *Indigènes* en passant par *Z Odzysku*, *La Californie*, *Le feu sous la peau*, jusqu'au *Labyrinthe de pan*, les hommes, les femmes, les jeunes, les militaires, et même les faunes rivalisent de cruauté physique et mentale. A tel point que certains films politiques comme *Il Caïmano* paraissent allégés bien que faisant lourdement allusion à un contexte politique plus que corrompu... Et pourtant....

Un film troublant et fort

Quels visages sublimes que ceux de *Indigènes* primés par un prix commun d'interprétation! Leurs sensibilités et leur profondeur révélées par Rachid Bouchareb font de ce long métrage (125 minutes) un film troublant, touchant, et merveilleusement fort...

C'est la guerre (encore) et eux les «Africains venus de loin» pensaient défendre leur «mère-patrie» comme on le leur avait dit...

Déjà présents en 14-18 (plus de 250 000), puis tiraillés (!) pendant deux ans entre De Gaulle et Vichy, en 1942 les Nord-Africains sont incorporés dans l'armée française.

En 1943 ils sont plus de 700 000 ...

«*Quand nous parlons d'immigration, nous oublions souvent que les pères de ces immigrants avaient été accueillis comme des libérateurs*»...dit Bouchareb Et s'il a choisi ses acteurs pour leur sensibilité, c'est parce que ce film ne pouvait être que collectif. Aussi, pour étayer son film, a-t-il pris soin de rencontrer des vétérans, des anciens ayant participé à la guerre, de rencontrer ceux qui ont choisi de s'expatrier pour «cause de femme»...et de se laisser surprendre voire choquer par les acteurs, excellents de vérité, changeant soudain de peau, revêtus de leurs djellaba et de leur veste militaire...et de se laisser mener par Samy Naceri acteur «instinctif et puissant» qui

dès la première prise jouait juste.

Et de les voir jouer comme des frères le confortait dans son idée que«(sans) aucun doute...ce film devait être fait...»

Qu'avons-nous compris de l'Histoire

Pourtant il reste cette énigme de l'ennemi qui change souvent de visage. Qu'est-ce que tolérance, provocation? qui a gagné? qu'est-ce qui est «permis»? Qu'avons-nous compris et retenu de l'Histoire et des histoires? que pouvons-nous «garder» qui aide à construire et donne goût d'avancer encore et toujours...?

Il y a des sens à fleur de peau, de ces musiques de «là-bas», de ces Africains chantant à tue-tête «*c'est nous les Africains qui revenons de loin, nous avons laissé là-bas nos parents nos amis...*» et qui n'en sont jamais revenus...dont nous croisons le visage, les accompagnant d'une mémoire un peu défaillante... La musique d'*Indigènes* comme en filigrane, fait partie de notre histoire plurielle, de celle de nos anciens, de notre vie quotidienne, et nous continuons de l'entendre...pour certains elle s'est éteinte, et pour nous elle continue...

Avec eux nous comptons aussi ces morts pour rien... Et notre émotion leur reconnaît enfin un peu de cette légitimité espérée...

Et quelque part aussi, un peu de la nôtre...

Martine Roux-Levain



Nous avons vu

Dans la sélection de Cannes

Le monde selon Nicole Garcia

Selon Charlie ne nous montre peut-être pas vraiment le monde vu par un enfant – mais celui vu par une femme à travers un enfant. Ce regard sensible peint une mosaïque de fragments de vie qui se recourent en un moment et un lieu donnés, dans une petite ville sur une côte française ; de petites vies avec leurs rêves et leurs espoirs, déçus, déçus, pour mieux rebondir autrement. Nicole Garcia a imaginé plusieurs personnages dont aucun n'évolue de façon linéaire. C'est ce qui m'a touchée dans ce film : cet éclatement qui forme une cohérence autre que celle à laquelle on s'attendrait.

Jean-Pierre Bacri en Jean-Louis, maire de la ville, ambitieux, certes, mais surtout amoureux d'une jeune femme, liaison qu'on lui conseille vivement de sacrifier à sa carrière. Vincent Lindon en Serge, père et mari taciturne, ayant une relation secrète avec la femme du professeur de son fils ; ce même professeur, Pierre (Benoit Magimel), très bon



enseignant, qui retrouve lors d'un colloque un ancien ami et collègue chercheur, comme lui l'était autrefois, avant d'abandonner sa carrière pour s'installer dans cette petite ville, avec une femme étrangère qu'il ne comprend pas. Un voleur, Joss (Benoît Poelvoorde), qui veut se la jouer dur pour devenir un gangster professionnel. Le cambriolage rate et on voit Joss, la télé volée dans les bras, essayant de garder l'équilibre sur des rochers pour jeter ladite télé dans la mer, action durant laquelle il est surpris par monsieur le maire qui attend dans une maison isolée son rendez-vous galant. Discussion saugrenue des deux hommes qui finissent affalés par terre, presque copains par cette certitude qui s'impose à eux désormais que tous leurs plans, si bien échafaudés pourtant, se sont écroulés. Il fallait cette prise de conscience, moins douloureuse que libératrice : l'image idéale de soi que chacun projette sur son écran intérieur se fend puis part en mille morceaux pour laisser apparaître, derrière et en profondeur, le désir vrai de chacun.

Nicole Garcia enfile comme autant de perles les grains de sable de nos vies, mettant en scène l'échec de nos stratégies de réussite par de petits faits anodins : à l'image de l'apprenti gangster Joss,

terrassé par le boomerang lancé par le petit Charlie – et si c'était lui qui l'avait sauvé ? Si c'était justement ces fractures de nos logiques qui font que notre vie prend sens ? Le maire, qui avait si bien préparé son discours pour la télé, dans un parterre de fleurs un tantinet ridicule, se voit complètement désarmé devant une jeune fille capable de tomber à genoux devant le pape qui parle à la télé : « et en plus elle prie ». Pierre, le prof, doit toucher du doigt la souffrance psychologique de sa femme pour comprendre que l'ambition dont il portait le deuil n'est pas son « vrai » destin. Serge, le père de Charlie, comprend que son fils comprend.

Par petites touches et avec un humour très fin, Nicole Garcia arrive à dessiner un bonheur possible qui passe par le renoncement à ce que nous croyons de nous-mêmes et de notre destin, pour nous rendre disponibles à l'autre. La « réussite » n'est pas forcément celle qu'on croit.

Suite à l'accueil mitigé de son film par la presse à Cannes, Nicole Garcia l'a raccourci de 20 minutes. Espérons que son regard quelque peu espiègle reste intact dans cette version courte qui sortira en salle.

Waltraud Verlaguet

Selon Charlie, de Nicole Garcia
sortie: août 2006

... sur la méthode



WEEK-END DE LA RÉGION PARISIENNE DANS L'UNIVERS DE BUNUEL

(Saint-Prix, juin 2006)

Une vache sur le lit...

... attendait les Pro-filiens dans la chambre à coucher. Au même moment, un chariot chargé d'ouvriers traversait le salon plein d'invités. Dehors, quatre évêques s'étaient installés sur les rochers en plein soleil. Le soir, il n'y avait plus que quatre squelettes. Bien fait !

Et la situation ne devait pas s'arranger : nous avons rendez-vous avec **BUNUEL** !

Au menu du festin figuraient une douzaine de films. Les deux-tiers projetés en larges extraits, juste « pour goûter » et surtout pour planter les décors de l'univers bunuelien.

Bunuel : un surréalisme jubilatoire

C'est *L'Age d'Or* (vous l'avez reconnu) qui ouvrait les festivités. 1930 : Bunuel a 30 ans. Avec son ami Salvador Dali il vient de réaliser *Le Chien Andalou* (1929). Il a quitté joyeusement la très catholique Espagne et découvre, émerveillé, Paris, le mouvement surréaliste et toute l'avant-garde artistique de Montparnasse : A. Breton, P. Eluard, L. Aragon, P. Picasso, M. Ernst... une révélation pour la vie. Dès lors, Bunuel utilisera son talent à faire parler les images du rêve aussi pour exprimer ses convictions sociales, face à tout ce qu'il détestait dans la société : l'emprise de la religion, le militarisme, la bourgeoisie stupide, l'exploitation de l'homme par l'homme.

Bunuel et la lutte sociale

Car le vrai but du surréalisme était bien de faire éclater la société, de

changer la vie : « sur ce point, c'est un échec », dira Bunuel...

Il a 50 ans quand il tourne au Mexique *Los Olvidados* « un film de lutte sociale » Un succès. C'est un réquisitoire implacable contre la lâcheté d'une société qui abandonne ses enfants à la rue et à la mort : celle du « caïd » Jaïbo, abattu par un policier, tandis qu'on entend au loin une voix douce chantant une berceuse et qu'une image de chien galeux se superpose à celle de l'adolescent. De même dans *Viridiana* : on a tous en mémoire la fameuse « Cène » des gueux, présidée par un aveugle...

Bunuel, le mécréant.

Dans *Viridiana* : avec un humour corrosif et des trouvailles réjouissantes, Bunuel s'en prend à tous les fanatismes, à l'emprise des dogmes, au fétichisme des reliques (ainsi la jolie novice en visite chez son vieil oncle : avant de prier, elle sort de son sac un crucifix, une couronne d'épines, des clous et un marteau...). Il s'en prend à la sacro-sainte chasteté, celle qui fait la femme madone ou putain.

Le thème est récurrent : dans *Tristana* (1970, en Espagne franquiste), Bunuel s'attache au personnage d'une orpheline, recueillie par un vieil oncle qui veut l'épouser. Courtisée par un adolescent sourd-muet, *Tristana* (la resplendissante Catherine Deneuve) dans la très belle scène du balcon dévoile sa nudité au jeune garçon fasciné. Bunuel alors enchaîne ce moment par une contre-plongée sur une statue de la Vierge Marie richement parée : la femme au corps souple et vivant est brutalement pétrifiée, sous nos yeux, par le dogme.

Bunuel, cinéaste de «l'amour fou» : le désir, décliné au masculin et au féminin.

El, (que Lacan montrait à ses étudiants), *Archibald de la Cruz*, *Belle de Jour*, *Cet Obscur objet du désir*, quatre films pour le plus grand bonheur des psychanalystes, et pour le nôtre tout autant.

Ici, le désir de l'homme rime souvent avec échec et frustration, parce que la femme, frigide ou attirée ailleurs, ne répond pas à ce désir, et semble prendre plaisir à se refuser. Pour Mateo, toute femme est Conchita, objet de son désir exacerbé, objet : non pas sujet.

Quant à Archibald qui, enfant, revêtait en cachette le corset de sa mère trop souvent absente, il n'aura de cesse de tuer toutes les femmes qui croiseront sa route, incapables de satisfaire un désir incestueux enfoui.

Belle de Jour est un joyau rare qui met en images inoubliables la violence des fantasmes sexuels d'une jeune femme, que l'on pourrait croire frigide.

Bunuel s'amuse et nous amuse

en retournant les lois et les conventions comme une vieille chaussette. Dans son univers, foisonnant, insolent et absurde, une cloche, un sac à mains, une pomme, une pantoufle ou un vieux chien errant deviennent subitement signifiants..

A ce propos, faites-vous plaisir : offrez-vous ce soir le délicieux *Fantôme de la Liberté* ! (rien que pour l'autruche..)

Françoise Lods

Gros plan

*Brève interview réalisée avec Samira MAKHMALBAF en
Septembre 2003 pendant le Festival des Films du Monde à Montréal.*

par Denyse Muller, vice-présidente d'Inter film

Accueil très chaleureux de Samira. L'interview est en anglais; son dernier film A cinq heures de l'après-midi a été projeté hors compétition pendant le Festival et a été très bien reçu par le public et par la presse.

Denyse Muller : Votre dernier film a beaucoup de succès au Canada. Il a déjà reçu le prix du Jury Œcuménique à Cannes. Que représente ce prix pour vous?

Samira Makhmalbaf : Pour moi c'est un prix très important car il signifie autre chose que les autres prix. Celui-là est symbolique. Je ne suis pas une personne «religieuse» mais je crois en Dieu, je crois en l'homme, je crois en l'amour pour l'humanité.

Ce prix est important car il souligne les valeurs de vie et d'amour.

J'ai vu un très bon film récemment : *Les amants de Mogador*. C'est un très beau film, mais les personnages ne croient en rien. Vous pouvez vous imaginer cela, vous? Je ne juge pas. Si on juge, on ne peut pas aimer. Ce que je déteste le plus c'est les gens qui croient tout savoir. Ce film est basé sur une histoire vraie alors j'essaie de comprendre.

D.M. : Comment choisissez-vous les sujets de vos films?

S.M. : J'aime parler de mon pays, des problèmes de culture, des problèmes des femmes. C'est parfois très difficile pour elles de vivre dans l'ombre ou dans la nuit. Parfois elles cherchent à s'épanouir, elles cherchent le bonheur. Alors je vais parmi elles, j'étudie leur caractère, je me base sur ma propre expérience et j'essaie de dire quelque chose. J'ai besoin d'aimer le sujet que je traite. Sans amour je ne peux pas travailler. J'essaie d'apporter cet amour dans mes films sans tricher, sans nier la réalité, et d'apporter aussi un peu d'espérance pour trouver le bonheur.



Samira Makhmalbaf brandissant son prix œcuménique (photo Muller)

D.M. : Toute votre famille réalise des films : votre sœur, votre maman, votre père...

S.M. : Oui, ma sœur Hana vient de faire deux documentaires. L'un était sur les difficultés de tournage de *A cinq heures de l'après-midi*. Elle a 14 ans. C'est bien pour son âge. Je suis très fière d'elle. Ma mère aussi a fait un film. Généralement, j'aime bien les films réalisés par des femmes parce qu'elles ont des idées, elles ont leur manière de voir les choses, et elles ont quelque chose à dire. Moi, j'ai tout appris de mon père. C'est lui qui m'a appris mon métier. J'ai beaucoup de chance parce que grâce à lui, aujourd'hui, je peux circuler, je peux parler, je peux m'exprimer, circuler dans divers pays, venir en France, j'aime beaucoup la France. Mon père m'a appris mon métier mais plus encore, il m'a transmis l'amour pour les autres et j'essaie de le transmettre à mon tour. C'est important de se connaître pour s'aimer; c'est ce qu'il y a de plus important au monde.

Denyse Muller

Thema

“Va-t-en de ton pays...”

...dit l’Eternel à Abraham, inaugurant l’exil.

Marie-Antoinette, de **Sofia Coppola** (2006) commence avec le voyage de la jeune archiduchesse autrichienne pour la France où elle doit épouser le futur Louis XVI. Arrivée à la frontière, elle est mise nue. On la dépouille entièrement de tout ce qui pourrait rappeler son pays. C’est la définition même de l’exil : que celui-ci soit provoqué par un ordre divin, motivé par une situation économique ou imposé par des considérations politiques, il est toujours l’arrachement d’avec l’origine et le départ vers une terre inconnue, porteuse d’espoirs et d’appréhensions, riche de promesses et de menaces.

Terres promises

Nouveau Monde, Terre promise, autant de termes au contenu tellement proche que la confusion entre eux s’est souvent créée: si l’un des premiers films sur le thème de l’exil retrace l’épopée de Moïse quittant l’Egypte et arrivant à la frontière de Canaan après quarante ans de désert — il s’agit des *Dix Commandements* de **Cecil B. Demille** en 1923, dont une deuxième version, parlante et en couleurs celle-là, devait être réalisée en 1956 — les nombreuses œuvres consacrées à la conquête de l’ouest par les pionniers américains ont souvent un air de recherche et d’annexion de la Terre promise. *La Piste des géants* de **Raoul Walsh**, en 1930, en est un des exemples manifestes, qui se termine, après les épreuves rencontrées par une caravane d’immigrants dans sa traversée du Missouri, par le dévoilement soudain d’une grasse et accueillante vallée où l’on devine que coulent le lait et le miel bibliques.

Mais le propre des pionniers, c’est que, d’une certaine façon, leurs racines sont en avant d’eux, dans le pays qu’ils vont bâtir. Leur origine est leur futur. Aujourd’hui, le temps des pionniers est loin, et il n’y a plus guère de Nouveau Monde à peu près vierge à l’horizon. Le voyage vers l’espoir se résume le plus souvent aux difficultés rencontrées pour quitter son pays... et pour pénétrer, souvent clandestinement, dans celui où l’on rêve d’aller. Partir pour l’exil, c’est d’abord entrer dans le temps de l’attente du départ. Une attente mise à profit pour faire de ce sas

dans l’existence, de cet instant de trêve et de liens rompus, une réflexion sur la vie comme dans l’admirable *En attendant le bonheur* (2003) du Mauritanien **Abderrahmane Sissako**. Ou, à l’inverse, faire de cette situation où tout s’interrompt devant une frontière fermée, un moment de silence et de froideur proche de la mort comme dans *Le pas suspendu de la cigogne* de **Theo Angelopoulos** (1991). Mais le départ en exil, ce sont aussi les dangers à affronter comme dans *Voyage vers l’espoir* du Suisse **Xavier Koller** (1990) (ici le paradis est helvétique et les candidats à son accession, tures) ou comme dans *Trois enterrements* (**Tommy Lee Jones**, 2005) qui montre des Mexicains tentant de passer la frontière US où patrouillent les gardes en 4X4. Avec, au bout des épreuves et des dangers, le risque de l’enfer des centres de transit comme celui d’Orly, décrit par **Nicolas Klotz** dans *La Blessure* (2005).

L’exil pour Israël reste sans doute un cas à part, il garde son côté départ vers une Terre promise. Mais là aussi, bémol : si de nombreux juifs du monde entier aspirent à “faire leur alyah”, les films qui en parlent sont souvent plus désabusés qu’enthousiastes : *Eden* (2001) comme *Kedma* (2002) sont — dans des contextes différents, le premier se situant à la période utopiste du début du vingtième siècle, le second après la deuxième guerre mondiale — l’occasion pour le cinéaste israélien **Amos Gitai** de montrer l’opposition douloureuse entre la réalité rencontrée par les immigrants juifs et le rêve qu’ils s’étaient fait d’Israël. L’“exil” vers Israël peut de surcroît prendre la forme inattendue d’une déportation : ironiquement, **Amos Gitai** (encore lui) donne le titre de *Terre promise* (2004) à la description du périple d’un groupe de femmes conduites de force d’Europe de l’Est jusqu’en Israël pour venir alimenter les bordels de Haïfa et de Tel-Aviv. Moins pessimiste, **Radu Mihaileanu** raconte dans *Va, vis et deviens*



En attendant le bonheur

(2005) le retour de juifs éthiopiens en Israël, et centre son propos sur l'histoire d'un jeune garçon, non juif, glissé parmi les autres pour fuir l'Éthiopie.



Kedma

Exilés et immigrés

Que devient l'exilé une fois arrivé dans son nouveau pays ? Ce que montre en général le cinéma, ce sont des communautés d'immigrés, souvent installées depuis longtemps dans le pays : exil et immigration se recouvrent, l'immigration apparaissant souvent comme un exil devenu permanent. Les thèmes de l'un comme de l'autre présentent bien des points communs, avec d'une part l'attachement à une origine perdue que l'on essaye de préserver et de reconstituer, d'autre part un sentiment de rejet par la population locale, conséquence d'une intégration incomplète ou franchement ratée.

Au Royaume Uni, ce sont surtout d'immigrés indiens ou pakistanais qu'il est question à travers des films comme *Bhadji* (**Gurinder Chadha**, 1997) qui met l'accent sur les rapports entre femmes d'une même communauté, ou comme *Yasmin* (**Kenneth Glenan**, 2004) qui, d'une part dénonce l'existence, à l'égard d'une communauté pakistanaise, d'un racisme couvant et toujours prêt à s'enflammer, d'autre part développe avec force le thème douloureux du clivage d'identité propre à l'immigré. Aux Etats-Unis, les exilés sont avant tout d'origine mexicaine. On les retrouve, par exemple, dans *Bread and roses* (**Ken Loach**, 2000) qui parle de la condition des femmes de ménage mexicaines en situation irrégulière, mais aussi dans *Babel* (**Gonzalez Inarritu** 2006) dont l'un des personnages centraux est une employée de maison mexicaine. En Israël, *Au bout du monde à gauche* (**Avi Nesher**, 2004) met en présence plusieurs communautés d'immigrés d'origines différentes et qui ont bien du mal à accepter la différence des autres, tandis que l'Irakien **Samir**, dans *Juifs et Arabes, Forget Bagdad* (2003) raconte l'histoire des Juifs irakiens exilés de force de Bagdad et trouvant en Israël un accueil plus que mitigé de la part des Ashkénazes locaux. En Chine, la famille que dépeint

Wang Xiaoshuai dans *Shangai dreams* (2005), exilée de Shanghai depuis vingt ans pour aller dans une petite ville de l'intérieur du pays, ne vit que dans le souvenir de sa vie d'autrefois et dans l'espoir de la retrouver.

En France, c'est surtout de l'immigration maghrébine et plus spécifiquement algérienne qu'il est question : si **Yamina Benguigui** synthétise leur histoire dans *Mémoires d'immigrés* (1997), **Philippe Faucon** dans *Samia* (2000) aborde le problème particulier du clivage à l'intérieur d'une famille d'origine algérienne, entre les tenants d'une vie conforme aux exigences de l'origine musulmane et la jeune Samia qui rêve d'une existence à l'européenne ; toujours en France, et à propos d'une autre immigration, les personnages de **Alain Gomis** dans *l'Afrance* (2001), Africains au permis de séjour supprimé et reconduits dans leur pays, découvrent qu'ils ne sont plus d'ici, ni de là et qu'ils sont devenus des êtres flottants, sans identité réelle.

Retour à l'origine

Le mal qui ronge tout exilé, c'est la rupture avec l'origine. D'où le thème, souvent rencontré, du retour aux racines ou de la quête d'un passé effacé. Un bel exemple d'une telle quête se trouve dans le film de **Sophie Brédier** et **Myriam Aziza**, *Nos traces silencieuses* (1999), qui montre le cheminement d'une jeune Coréenne, adoptée en France, pour tenter de retrouver en Corée sa famille de naissance à partir d'une brûlure dont sa peau a conservé la trace. Sur le même thème, on peut aussi citer *Little Senegal* (2000), de **Rachid Bouchareb**, qui raconte le départ aux Etats-Unis de Alloune, guide de la "Maison des esclaves" sur l'île de Gorée, pour y rechercher les traces de ses ancêtres, déportés deux siècles plus tôt.

Exils (2004), de **Tony Gatliff**, est, quant à lui, un exemple de retour aux racines classique : un jeune couple qui vit en banlieue parisienne depuis des années, quitte la capitale pour traverser la France, puis l'Espagne, et rejoindre sa mère patrie, l'Algérie. La situation dans *Tenja*, de **Haisan Legzouli** (2004) se joue sur deux générations : ici le héros, d'origine marocaine est né en France et ne connaît pas la terre de ses aïeux; il la découvre en étranger alors qu'il y convoie le cercueil de son père, mort en France mais tenant à être enterré là où il est né. S'il ressort enrichi de cette expérience, il n'est pas sûr qu'il en soit de même pour le héros de *Bled number one* (**Rabah Ameer-Zaïmeche**, 2006) : "double peine" et rapatrié en Algérie, sa découverte d'une Algérie

profonde qu'il ne connaît pas ne lui donne qu'un désir : repartir pour ne pas "péter les plombs".

L'exil, condition de l'humain

Mais nous sommes tous des exilés, car l'exil constitue une expérience intérieure propre à tout homme : toute existence est faite d'abandon de dépouilles successives jusqu'à la rupture définitive de la mort. Et tout regard vers le passé est une tentative de retour vers une origine dont l'exil du temps nous a séparés. A ce titre, un film comme *Broken flowers* de **Jim Jarmusch** (2005), qui montre les tentatives d'un homme pour retrouver les femmes qu'il a aimées, est un bel exemple de la description de trois phases successives de l'exil intime : le constat d'un manque à l'approche de la vieillesse, la tentative d'un retour aux racines, et l'échec obligé d'une telle

tentative. Mais peut-être faut-il laisser le dernier mot en matière d'exil à un personnage né et mort sur un bateau et dont toute la vie n'aura été qu'un voyage sans fin, métaphore de l'existence de l'homme et de sa condition d'exilé permanent : le voyageur perpétuel créé par Alessandro Baricco et mis en scène par **Giuseppe Tornatore** dans *La Légende du pianiste sur l'océan*.



La légende du pianiste sur l'océan

Jean Lods

Le point theo

de l'émigration à l'exil de soi

Au bout de l'exil

Le voyage cinématographique à travers le thème de l'exil nous a mené depuis Abraham jusqu'à la condition humaine de tout un chacun, en passant par l'exode de Moïse, la Terre promise, le Far West et les problèmes d'immigration très actuels.

Le sens de l'exil qui est sous-jacent à ces différentes situations - historiques ou légendaires - n'est pas exactement le même. Aussi essayerons-nous de les décomposer.

La raison venue d'en-haut

Abraham obéit à un ordre divin. Marie-Antoinette obéit à la raison d'Etat. Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'une fuite mais d'une disponibilité à une promesse, à un avenir. Si Marie-Antoinette doit se mettre toute nue pour ne rien emporter, Abraham, lui, doit casser les idoles de son père. Mise à nu autrement plus profonde, cruelle presque, quand on songe que la « piété » est d'abord la fidélité au père. L'enjeu est à la hauteur : dans les deux cas, il est question de fécondité, mais celle promise à Abraham concerne une postérité innombrable. Sans parler de la terre qui pour lui n'est pas encore un gage de pouvoir politique, mais d'abord pâturage et lieu d'une vie possible.

Fuite – promesse

Moïse, lui, fuit. Et avec lui tout le peuple. Les conditions de vie en Egypte sont dures, humiliantes. On comprend que le rêve d'un avenir meilleur puisse inciter ces pauvres esclaves à se lancer à travers le désert meurtrier. Encore que ... nous savons bien qu'au désert ils rêvent des marmites de viande de l'Egypte. La nostalgie des origines est pour eux la tentation à surmonter pour accéder à la réalisation de la promesse. Eux aussi doivent apprendre à casser les idoles d'antan, la Terre promise est à ce prix. Promesse justement plutôt que conquise, malgré la cruauté de certains récits de conquête, sans doute davantage fantasmagoriques que correspondants à la réalité des faits. C'est que ça fait du bien de se raconter sa propre vie en héros vainqueur. Les westerns aussi sont rarement filmés à partir du point de vue des vaincus. N'empêche que, pour Israël, tant la fuite que la conquête ne prennent sens qu'à partir de la promesse divine, liée à la fidélité du/au Dieu unique.

Exil politique...

Quand on passe de l'histoire/légende à la réalité socio-économique actuelle, c'est sans doute surtout cette fidélité à une promesse qui fait défaut. Si les

conditions de vie qui font fuir des populations entières, sont toujours aussi dures, celles que ces mêmes populations trouvent dans les différents pays d'accueil ne ressemblent pas toujours à la Terre promise, c'est le moins qu'on puisse dire. La situation qui ressemble le plus à l'exode des Hébreux est celle des réfugiés politiques. Vivant sous des dictatures diverses, ils fuient leur pays pour des raisons idéologiques, emportant en leur cœur un idéal de liberté et d'humanité, forme laïcisée de la promesse divine. Malgré des revers de médaille et nombre d'échecs – souvenons-nous que les Hébreux ont dû passer deux générations dans le désert avant d'entrer en Terre promise – ils réussissent souvent à s'intégrer dans leur pays d'accueil, voire à apporter à celui-ci des forces nouvelles. Je pense par exemple aux huguenots fuyant les dragonnades et qui se sont installés en Hollande ou en Prusse, ou encore aux émigrants allemands, fuyant le nazisme, et qui se sont fait une place en Amérique. On pourrait évidemment augmenter la liste mais ce n'est pas le sujet.

...et économique

Quand la fuite, parfois dramatique, est davantage motivée par des problèmes économiques, la situation est autrement plus difficile. Personne n'aime les pauvres, et encore moins ceux qui viennent d'ailleurs. Et quand on est tellement pauvre qu'on est prêt à quitter son pays au péril de sa vie pour chercher ailleurs une lueur d'espoir, on est « dépossédé » de tout - y compris de son idéal de vie. Quoi de plus naturel que de se tourner alors vers des idéaux facilement manipulables, surtout quand ils prennent figure de fidélité à une promesse ? C'est que cette identité en creux des rejetés ne se laisse guère transfigurer en celle d'un héros vainqueur. La fidélité, faute de promesse, se tourne vers un passé idéalisé, erreur fatale de nos stratégies de vie.

Perspectives d'exil

C'est cette même erreur de perspective qui préside à nos diverses quêtes des origines. Il est certes important de savoir d'où l'on vient, mais ce n'est important que dans la mesure où l'on va quelque part, précisément pour savoir où l'on va. Dieu n'a pas demandé à Abraham de construire un musée pour les idoles de son père. Le retour incessant vers no-



Down in the valley

tre point de départ, non seulement ne mène nulle part, mais il est mortifère, ce que montre si bien le beau film de **David Jacobson**, *Down in the valley*, qui sortira bientôt sur nos écrans. Notre passé est toujours aussi une construction mentale, pour ne pas dire idéologique. C'est ce qu'on appelle « l'illusion autobiographique ». Notre vraie origine nous échappe toujours, elle ne saurait que nous être donnée : « *Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi.* »

L'exil intime

Cette adoption divine nous libère de la triade fatale de l'exil intime que Jean Lods évoque dans son dernier paragraphe : manque – quête – échec. Car ce manque est bien la condition même de l'être humain qu'aucune quête ne saurait combler. Tout au contraire : la seule issue possible nous est offerte, non pour combler la brèche, mais pour la tenir ouverte, pour « creuser le manque » comme le dit Jean-Daniel Causse*. Il s'agit de garder, au creux de cette blessure, la place pour qu'un Autre puisse advenir.

L'exil de soi

Nous sommes « étrangers et voyageurs sur terre » (Héb. 11.13), certes; non cependant dans le sens d'un éternel regret d'une origine perdue, mais dans celui d'une disponibilité inconditionnelle à la promesse. Il faut nous affranchir de la nostalgie. Les idoles de nos pères restent toujours à détruire. Nous sommes « étrangers et voyageurs », non de façon contingente, pouvant espérer un « retour au pays », mais de façon fondamentale, existentielle. L'exil lui-même est le point de fuite de notre vie et l'exil de soi la Terre promise.

Waltraud Verlaquet

*Professeur de théologie à Montpellier

Champ - contrechamp

à propos de la critique de «Volver» dans *Champ-contre-champ* du n°43, Jean Philippot, qui a présenté le film au groupe de Montpellier, nous écrit :



Très instructive la présentation de la rubrique «Champ-contrechamp» dans le dernier numéro de la lettre de Profil (n°43). Instructive car à sa lecture on fait l'expérience qu'on peut lire une critique de film louangeuse et son contraire en changeant simplement de rédacteur.

Cette manière de présenter les films n'est pas nouvelle mais on peut se demander si cette expression antinomique est signe de maturité pour une «lettre» comme la nôtre ou signe de facilité (pour les rédacteurs s'entend) ?

Loin de moi le recours «à la pensée unique» dans ce qui va suivre, mais en général les films que nous choisissons d'analyser à Profil sont intrinsèquement porteurs de messages sinon de valeurs et ce sont ces messages, ces valeurs, que nous avons à faire découvrir et à présenter aux autres membres du groupe. Qu'il y ait ensuite des appréciations différentes suivant les sensibilités et les exigences de chacun, cela me paraît naturel mais peut-on aller jusqu'à affirmer une chose et son contraire comme dans la critique du film *Volver*. Pour moi, il y a là quelque chose qui ne colle pas. J'accepte toutes les interprétations de film, même les plus extravagantes, dans une revue de cinéma mais difficilement dans *La Lettre de Profil*, sinon où est l'originalité de Profil ?

On a coutume de rappeler à Profil (Montpellier) que le cinéma est un des moyens à notre disposition pour connaître notre temps. J'ai moi-même appris à Profil à faire des analyses qui vont au-delà du simple ressenti de l'instant ou de la pure excitation intellectuelle pour dégager ce quelque chose, parfois bien caché, qui nous renseigne sur le monde où nous vivons. J'ai envie d'ajouter, car je l'ai vérifié, que le cinéma est aussi un extraordinaire moyen pour aborder et entrer en communication avec les autres (parler d'un film avec tout un chacun). Parler ou écrire sur le cinéma est aussi un moyen de se dévoiler et de s'exposer au jugement des autres. Il faut s'en souvenir. J'en ai parfaitement conscience en écrivant ces lignes.

Jean Philippot (Montpellier)

Réponse de la rédaction

L'expression «champ-contrechamp», terme technique de cinéma, désigne le point de vue d'où le réalisateur montre l'image au spectateur (de face, puis de dos, de droite, puis de gauche) afin d'englober son propos le plus honnêtement possible. Ainsi, le sujet est éclairé différemment, par exemple: soit en pleine lumière, soit à contre-jour. Ce qui, dans bien des cas, change totalement la perception qu'on peut en avoir.

Ainsi, dans cette rubrique, la rédaction de *La Lettre*, soucieuse de ne pas imposer un point de vue unique, demande à ses rédacteurs d'opinions différentes (lorsqu'il y en a) de s'exprimer, tout en laissant le choix définitif et souverain à chaque lecteur adulte et responsable, en son âme et conscience.

Ce n'est pas «*La Lettre*» qui affirme, mais ses différents rédacteurs à titre personnel.

Mais peut-être aussi, aurions-nous dû préciser dans le cas de *Volver*, qu'il s'agissait des critiques du «Coin des cinéphiles» pris à chaud, sur le site du Jury œcuménique...

Quoi qu'il en soit, tout le monde n'a pas la même conception du mot «valeur» et c'est justement pour alimenter le champ de réflexion de ses lecteurs que *La Lettre* souhaite, par cette rubrique qui leur est consacrée, ouvrir des pistes différentes, loin de toute solution de facilité.

Il est vrai qu'à Pro-Fil, la technique et l'analyse jouent un grand rôle. Mais les «coups de cœur» ne sont pas prohibés, la passion non plus, qui permet à tout un chacun «de se dévoiler et de s'exposer au jugement des autres».

C'est peut-être en cela que réside l'originalité de Pro-Fil.

Et pour que nos débats restent toujours aussi enrichissants, toujours en prise avec le monde où nous vivons, encore faut-il que dans nos groupes, on s'écoute et on accepte que la conclusion ne soit pas forcément consensuelle.

Arlette Welty-Domon Rédacteur en chef



Pro-Fil infos

PROFIL Marseille : Week-end 'Littérature et Cinéma'

les 11-12 Juin 2006

Le traditionnel week-end organisé par PRO-FIL Marseille et le Ciné-club d'EUROCOPTER s'est tenu cette fois encore chez ces derniers à Marignane.

Au menu : *Adaptation de la littérature au cinéma (d'un imaginaire à l'autre)*, faisant suite à une autre journée sur le sujet (inépuisable) en janvier dernier.

Le samedi commençait avec le *Journal d'une femme de chambre* (O.Mirbeau-L.Bunuel) et des

extraits de *Sous le soleil de Satan* (G.Bernanos-M.Pialat);

après des débats denses et animés, la récréation-**recréation** qui consistait à laisser

courir sa plume, inspirée par un court métrage d'animation déjanté *Sale Bête*, a été appréciée ... et fructueuse :

la production d'une bonne douzaine de brefs poèmes ou récits a détendu les participants. Ces divagations seront bientôt à disposition sur le site internet!

La projection, le samedi soir, dans la salle du «Saint-

Exupéry», était consacrée au film de B.Miller, *Truman Capote* qui devait alimenter les débats du lendemain.

Dimanche matin le petit groupe était de nouveau à pied d'œuvre pour voir ou revoir avec toujours autant d'émotion *La chambre des officiers* (M.Dugain-F.Dupeyron) alors que l'après-midi le débat associait le film *De sang froid* (T.Capote-

R.Brooks) avec *Truman Capote* visionné la veille qui reprenait le même récit. Avec le recul, les matériaux proposés, d'une grande richesse, étaient plutôt du genre sévère.

Mais nous avons profité avec un plaisir renouvelé de la pinède attenante pour de joyeux pique-niques qui allégeaient l'atmosphère.

Un grand merci aux nombreux animateur-trices, et aux amis d'Eurocopter !

Nicole Vercueil



La magnifique salle du ciné club d'Eurocopter
(Photo : Roland Domon)

Etes-vous inscrit au Séminaire 2006?

«Les mythes au cinéma : décadence ou espérance?»

Samedi 30 septembre et dimanche 1er octobre à Sommières(30)
Inscriptions au secrétariat:
14 rue de Louvain-34000 Montpellier

AGENDA MONTPELLIER

REPRISE DES ACTIVITES
Réunion commune
aux deux groupes
le jeudi 21 septembre 2006
à 19h30 au Centre Rencontre
665 route de Mende

suivi d'un pique-nique convivial

Nous établirons les calendriers de l'année et parlerons des films vus et à voir.

Que chacun apporte sa spécialité culinaire et ses bonnes idées.

N'OUBLIEZ PAS DE CONSULTER
LE NOUVEAU SITE PRO-FIL :
<http://www.pro-fil-online.fr>
avec les rubriques suivantes:

Pro-Fil : C'est quoi? Historique et fonctionnement actuel-**La Lettre** : tous les numéros en archives, les publications

Les Activités : les groupes, les Themas, les critiques de films, les Séminaires, les Jurys œcuméniques

Les Liens: avec Interfilm, Signis, la Fédération Protestante de France et une page «**courrier des lecteurs**» où vous pouvez réagir en direct...

Pro-Fil infos



UN PROFIL EGYPTIEN ou HISTOIRE DE PRO.

par Corine Eugène-dit-Rochesson



Corine Rochesson (à g.) avec Salwa Hagag(photo : CEDR)

Dans Pro-Fil il y a *pro* pour promouvoir les films qui suscitent des réflexions *pro*-fondes sur notre monde, mais il y a aussi et surtout *pro* pour protestant qui souligne l'origine fondatrice de notre association. C'est ainsi que dans un journal *pro*-testant, de l'Eglise Réformée de France, est passée une annonce demandant des volontaires pour être conseiller(e) pédagogique auprès de *pro*-fesseurs de Français égyptiens dans des établissements *pro*-testants. C'est à cette annonce que j'ai répondu et par laquelle j'ai été sélectionnée avec une autre personne. Les responsables du projet sont le DEFAP¹ et le Synode du Nil². La mission s'étend de septembre 2006 à juin 2007. Je serai au Ramsès Collège for Girls avec 12 professeurs de fran-

çais et 3000 élèves, que des filles!

Quel rapport avec le cinéma?

En *Pro-Filienne* avertie je compte bien faire du cinéma un de mes supports pédagogiques préférés! Salwa Hagag, la responsable locale, m'a déjà demandé de préparer une animation cinéma avec les professeurs pour notre arrivée. J'ai choisi *Etre et Avoir*, de Nicolas Philibert, afin d'entrer doublement dans le sujet. D'une part il représente l'enseignement mythique français: la petite classe, plusieurs niveaux dans un même groupe, des enfants atypiques mais aussi le roulement des saisons avec de très beaux premiers plans dans la neige et le froid, le vent, la pluie, au sein de la France profonde et rustique ...

Dans un autre temps de travail qui occupera l'année, je compte travailler sur le film de Jacques Demy *Peau d'Ane* qui, je l'espère emballera les

filles du Ramsès Collège for Girls comme il nous avait subjuguées ma sœur et moi lors de sa sortie en décembre 1970.

Le but de la manœuvre est de faire parler le français le plus possible aux élèves qui sont au nombre démentiel de 50 par classe! La magie, les robes somptueuses, le beau prince, ne laisseront pas indifférentes les petites égyptiennes! Parallèlement avec l'aspect fantastique du film on peut initier les élèves à la découverte de la mise en scène et glisser vers une approche plus critique dans le bon sens du terme.

Voilà ce qu'il y aura

dans ma valise *pro-filienne*. Place maintenant aux *pro*-jections avec les *pro*-fesseurs et la *pro*-vidance !

Pour suivre la progression de mes aventures *prot*-égyptiennes, vous pouvez consulter mon blog à l'adresse suivante :

<http://corinefertiti.blog.lemonde.fr>

Corine Eugène dit Rochesson

¹ DEFAP, Service protestant de Missions, fondé au XIXème siècle, voir le site <http://defap.fr>

² L'Eglise presbytérienne (réformée) d'Egypte .



Le Ramsès College for Girls (photo:Bernard Coyaux)



LE GUIDE DE L'ANIMATEUR

est en vente au secrétariat

14 rue de Louvain
34000 Montpellier

Arrêt sur image



VA, VIS et DEVIENS

de Radu Mihaileanu

2004

*Cette rubrique
vous propose
une brève
réflexion
existentielle
sur une image,
une séquence,
un élément
cinématographi-
que
ancien ou
récent
qui nous
interpellent
particulièrement*

Je ne retiendrai de ce beau film que les quatre derniers plans dont les cadrages, les mouvements de caméra et l'accompagnement sonore ont une force significative.

Schlomo, revenu à son point de départ (le camp de réfugiés au Soudan) vient de dire au téléphone à sa compagne et au bébé qui vient de naître : «*vous me manquez!*» Il découvre alors dans le lointain, assise parmi les gens sur le sable, une vieille femme. Suit un long plan qui part de ses chaussures, qu'il enlève, et qui va s'élargir, en ralenti, pour accompagner sa course vers ce visage douloureux enserré dans un burnous, devant lequel il s'agenouille en disant *maman! je t'aime!* L'image est alors remplie au $\frac{3}{4}$ coté gauche par le burnous vu de dos, pressé par la main de Schlomo dont le demi-visage très proche apparaît coté droit. Tandis que s'amorce un cri très rauque et qu'un contre-champ de même valeur montre, coté droit, la bouche énorme de la femme d'où surgit et ne cesse de s'amplifier, ce cri. Inversement à l'image précédente c'est la main de la vieille femme qui apparaît coté gauche serrant la nuque du garçon coté droit.

Le dernier plan centre de près le couple enlacé, seul dans l'image, Schlomo de dos et sa mère face à la caméra. Alors le cri s'amplifie et un zoom arrière élargit peu à peu le cadre jusqu'à l'infini, englobant finalement l'ensemble du camp de réfugiés que nous avons découvert au tout début du film.

Certains spectateurs se sont demandé si cette femme était bien la mère de Schlomo. Cela ne fait aucun doute. Mais elle est aussi toutes les mères, ces mères successives qui ont aimé et aidé le garçon à *vivre et à devenir* ce qu'il est. Et dans cet isolement, tout d'un coup au centre de l'image, par lequel le réalisateur la lie d'un seul corps à son enfant, ils deviennent la représentation, si souvent célébrée par les peintres et les sculpteurs, de l'Amour matriciel. Et dans cet éclatement progressif aux limites du camp accompagné de ce cri sauvage qui vient du fond des entrailles de la femme, c'est toute la souffrance d'un peuple et du monde qui s'imprime pour longtemps dans nos yeux et dans nos oreilles.

Jean Domon

Pro-Fil du Nord au Sud

Siège social 40 rue de Las Sorbès.34070 Montpellier
Tel-fax : 04 67 54 33 82 - courriel: profilfrance@free.fr

Fondateur : Jean Domon

Président : Jean Lods - tel: 01 45 80 50 53 - mel: JEAN.LODS@wanadoo.fr

site internet : <http://www.pro-fil-online.fr>



Contact-Secrétariat : *Simone Clergue*

14 rue de Louvain 34000 Montpellier

Tél./rép. 04 67 41 26 55

courriel : pro-fil@wanadoo.fr

Bouches du Rhône

Marseille

Réunions le 2e lundi à 19h

Au Parvis des Arts : 8 rue Pasteur

Heuzé

contact : Hervé Malfuson.

04 91 93 32 36

mel: malfuson@hotmail.com

mel: profilmarseille@yahoo.fr

Côte d'Azur

Nice

E.R.F. - 21 Bd V. Hugo

Le dernier mercredi du mois

contact : Corine Eugène dit

ROCHESSON :

04 93 91 25 95

mel: corine.rochesson@wanadoo.fr

Fayence

Réunion le 1er mercredi du mois

contact : Waltraud Verlaguet

04 94 76 12 85

Est

Strasbourg

contact : Patricia Rohner-Hege

45 rue de Zürich - 67000

Strasbourg

mel: Jdphege@aol.com

Gard

Nîmes

Réunion 3e mercredi

20h.30 à la Maison du

Protestantisme,

3 rue Claude Brousson

contact : Christian GIDDE

04 66 71 12 25

mel: cgidde@wanadoo.fr

Hérault

Montpellier 04 67 54 33 82 ou:

pro-fil@wanadoo.fr

2e jeudi de 19h30 à 22h :

Centre Rencontre - 665 route de

Mende (pique-nique)

contact: Etienne CHAPAL

04 67 75 74 86

3e mardi, de 18h à 21h :

1 rue Brueys: 1er étage (pique-

nique) contact :

Jacques AGULHON

04 67 42 56 04

Ile de France

Paris

Réunions le dernier lundi du mois,

de 19h.30 à 22h.30

à la Maison Fraternelle-

37 rue Tournefort

contact : JEAN LODS

01 45 80 50 53

mel: JEAN.LODS@wanadoo.fr

Issy-les Moulineaux

le premier mardi, à 20h 30 à

l'Espace Protestant Isséen 18 rue

Marceau, à Issy-les-Moulineaux

(métro Mairie d'Issy)

contact : Sylvie LAFAYE de

MICHEAUX:

mel: micheaux@cegetel.net

01 46 45 62 44

Ouest

Nantes

contact : Philippe et Sophie

ARNERA

79 rue Mal.Joffre-44000 Nantes

08 73 68 43 93

mel: lezarnera@nantes.fr

La Lettre de Pro-Fil

Fondateur : Jean Domon

Directeur de publication :

Jean Lods

Rédacteur en chef -

maquette :

Arlette Welty-Domon

Comité de rédaction :

Jacques Agulhon

Maguy Chailley

Martine Levain

Jean Lods

Corine Rochesson

Jacques Vercueil

Waltraud Verlaguet

Arlette Welty Domon

Impression : A V L Diffusion

ISSN : 1771-7957

Prix au numéro : 2€

Pro-Fil hors les murs

Dans le cadre d'une collaboration avec les pages culturelles du site [protestants.org](http://www.protestants.org), des membres de Pro-Fil rédigent régulièrement des fiches sur des films nouveaux*. A lire également dans le site

<http://www.pro-fil-online.fr>

Bled number one

Franco-Algérien 1h44

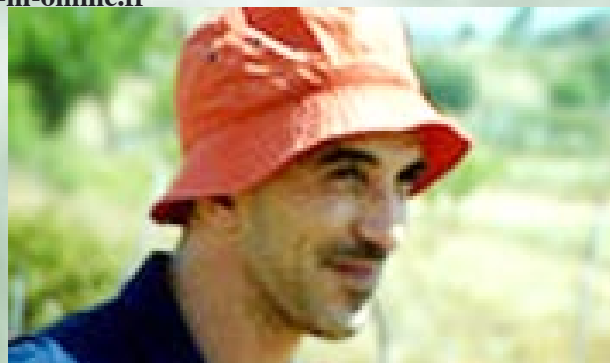
Réalisateur : Rabah Ameur Zaïmeche de nationalité algérienne, est né le 25 juin 1966 à Beni Zid (Algérie). Il a déjà réalisé en 2002 "*Wesh Wesh*, (qu'est-ce qui se passe ?)".

Résumé :

A peine sorti de prison, Kamel est expulsé vers son pays d'origine, l'Algérie. Cet exil forcé le contraint à observer avec lucidité un pays en pleine effervescence, tiraillé entre le désir de modernité et le poids de traditions ancestrales.

Analyse :

Ce film, d'une simplicité admirable mais très percutant, nous plonge dans la vie au "bled" en Algérie, à travers le regard de Kamel, déjà immergé auparavant dans une vie moderne à la française. Il assiste ainsi à une fête villageoise où un taureau est tué et sa dépouille soigneusement partagée pour que tous les participants à la fête puissent en emporter. Ce premier rite social semble orienté vers la solidarité de tous. Mais nous apparaissent peu à peu la pesanteur des traditions qui affectent en particulier une jeune femme revenue au village avec son fils, fuyant le foyer conjugal où elle n'arrive pas à faire accepter son désir de chanter. L'accueil qu'elle y reçoit est mitigé, de la part de sa mère comme de son frère, qui lui font vite sentir qu'elle déshonore la famille et que sa seule place est auprès de son mari. Lorsque celui-ci reviendra la chercher mais finalement la rejettera sur la route tout en gardant l'enfant avec lui, sa déchéance sera complète et son frère l'enfermera tout en haut de la maison familiale. Ces épisodes nous sont montrés comme "de loin", sans gros



plans sur les visages, sans musique renforçant l'émotion. C'est cette manière de filmer qui nous fait aussi découvrir la présence et les agissements d'une bande de jeunes islamistes et intégristes qui veulent empêcher les jeux de dominos au café... Kamel va progressivement se sentir appartenir à un autre monde et être exclu : une fois passé l'accueil au pays, relativement chaleureux, du début, (où il bénéficie du prestige de celui qui a vécu en France), il va peu à peu être rejeté en raison de son incapacité à vivre en conformité avec ceux qui sont restés au pays, en particulier dans son rapport aux femmes auxquelles il parle au lieu de respecter la ségrégation des sexes qui est de mise dans cette société. Tout ceci nous est montré à travers une économie de dialogues, sans que soit soulignée lourdement cette évolution. Kamel ressent cette oppression grandissante jusqu'à se dire qu'il va "péter les plombs". C'est ce qui arrive à la jeune femme enfermée par sa famille : on l'emmène alors dans un hôpital psychiatrique et c'est là que curieusement elle va pouvoir être reconnue dans son désir de chanter.

Certes les événements montrés sont beaucoup moins dramatiques que ceux, par exemple, auxquels nous assistons dans un film comme "*Rachida*" (de Yamina Bachir). Mais ils ont la force de l'ordinaire et du quotidien et c'est cela qui rend ce film si convaincant.

Maguy Chailley .

Films ayant fait récemment l'objet d'une fiche pour le site [protestants.org](http://www.protestants.org) :

Klimt (Raoul Ruiz), *Bled number one* (Rabah Ameur Zaïmeche), *Volver* (Pedro Almodovar), *Marie-Antoinette* (Sofia Coppola), *The road to Guantanamo* (Michael Winterbotton), *Conversation(s) avec une femme* (Hans Canosa), *Avril* (Gérard Hustache-Mathieu), *Uno* (Axel Hennie), *Le Caïman* (Nanni Moretti), *Vol 93* (Paul Greengrass), *De l'autre côté de la rue* (Marcos Bernstein).